

XYZ. La revue de la nouvelle

Canicule sur petite peau

Mylène Arpin



Numéro 54, été 1998

Retards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4784ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arpin, M. (1998). Canicule sur petite peau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 95–96.

Canicule sur petite peau

Mylène Arpin

Un souvenir, un seul. Je regrette un moment doux comme l'été. Doux et réconfortant comme un ourson en peluche.

Je suis enfant. Petit morceau de chair tranquille, multitude de fossettes, petits plis et replis invitants. Il fait chaud, se dégage encore de moi un délicat parfum de gros bébé. Petite sueur douce, excitant les sens et provoquant une envie folle de humer, de dévorer. C'est maman et papa qui le disent.

Il y a le parc, la noirceur et le terrain de tennis. Les grenouilles soupirent une ode au soir tombant, alors que les joueurs poursuivent inlassablement le petit ballon jaune et fou. En dessous des lumières, les papillons de nuit, ceux qui sont gris et pas très jolis, virevoltent joyeusement, hommage modeste à leur soleil.

Je ne sais pas pourquoi je suis là, à cette heure tardive. Assise sur un énorme tuyau en ciment, je ne pense à rien, je suis juste là. Un grand moment de bonheur, la canicule m'enveloppe, un certain état de grâce veille sur nous. Sa jambe bien ronde me touche à peine, m'effleure de sa petite ombre. Son nom, comme un secret, à jamais dans ma tête.

Je suis incapable de revoir son visage, ses cheveux ou ses yeux. Peu m'importe. Il devait être très beau. Le moment particulier embellit tout autour, rend heureux. Une vague de beauté nous submerge, éclaboussant nos visages d'anges.

Il y a aussi le brouhaha des adultes, troublés par cette symbiose presque parfaite. Mal à l'aise, jaloux inconsciemment, déblatérant des paroles superflues, façon très peu subtile de fuir : plutôt pénible de voir ce qu'on n'a jamais atteint ou à peine goûté. À la lueur nostalgique qui vient d'apparaître dans leurs yeux, ils rient nerveusement, bêtement.

Maintenant, je comprends les adultes, j'en suis devenue une malgré moi. Je n'ai pas su garder cette pureté si présente chez les petits êtres. Je pense trop, je parle trop, je cherche trop. Tout est trop compliqué. Je regrette mon souvenir et mon insouciance enfantine.

Aujourd'hui, je suis allée flâner chez mes parents. Sans aucune raison précise. Par hasard, je les ai vus dans le crépuscule naissant. Exactement comme moi il y a plusieurs années, assis dans l'herbe, le regard perdu dans l'immensité du moment présent. Ils ne parlaient pas, le presque silence m'a chuchoté qu'ils se comprenaient parfaitement l'un et l'autre.

Je n'ai pas ri ni fait de commentaire désobligeant, j'ai simplement fait un petit signe de la main, complice. Ils me l'ont rendu avec un immense sourire, j'ai fait de même à mon tour, émue par ces sourires où quelques dents manquaient encore. J'ai poursuivi mon chemin, déchirée entre l'allégresse et la nostalgie.

Je ne l'ai jamais revu. Si jamais j'ai un enfant, je l'appellerai Nicolas comme lui. Il sentira bon la sueur douce d'un été déjà trop éloigné.